

LA PART DES TROUPES MAGHREBINES DANS LES COMBATS DE LA LIBERATION

La communication que j'ai l'honneur de présenter repose sur quelques chiffres que je vous livre dans leur brutale sécheresse :

MUSULMANS D'AFRIQUE DU NORD AYANT SERVI SOUS LES DRAPEAUX DE 1939 A 1944			
Pays	Nombre	Invalides	Tués et disparus
Algérie	132.541	5.500	6.000
Maroc	88.936	5.000	6.000
Tunisie	22.273	1.500	1.500
Total	243.750	12.000	13.500

Données officielles du Ministère des Armées, ces statistiques sont, de l'aveu même des autorités, imprécises et sous-évaluées. Notons au passage, ces morts arrondis au millier près. Je me félicite donc de la volonté marquée par les organisateurs de cette réunion de voir restituer un pan de la réalité – un pan parmi d'autres, certes, mais, plus que d'autres, passé à la gomme de l'oubli. Pour difficile que soit ma tâche, je souhaiterais, ici, évoquer non seulement les faits, mais leur sens ; tenter, en un mot, de restituer les faits à leur histoire. Qu'il y ait eu et qu'il y ait aujourd'hui un regard nord-africain sur cette participation des troupes maghrébines à la Deuxième Guerre Mondiale, qui pourrait le nier ? Que celle-ci n'ait pas eu la même signification de part et d'autre de la Méditerranée, vous voudrez bien, je l'espère, l'admettre songeant que si, pour les uns, la victoire permet de réintégrer le cercle fermé des grandes puissances, elle débouche, pour les autres, sur les massacres de mai et novembre 1945, à Sétif principalement.

LA TRADITION D'UNE ARMÉE COLONIALE

Sans doute convient-il, en premier lieu, de déterminer l'arrière-plan qui préside à la participation des troupes maghrébines aux combats de la France. Cet arrière-plan, c'est l'ordre colonial avec les dépendances qu'il engendre, parmi lesquelles nous trouvons l'utilisation militaire des indigènes – indigène étant le terme officiel de l'époque, celui qui a cours à l'armée et que

je reprends ici à mon compte. Cette dimension militaire est, en effet, inséparable de l'idée même d'impérialisme ¹. Napoléon l'illustre fort bien au cours de sa campagne d'Égypte qui, au-delà de divers projets du même ordre qui ne se matérialisèrent pas ², recruta des Mamloukes ³. Nous retrouvons certains de leurs descendants dans l'armée de conquête en Algérie ⁴. Dès 1830, dans cette même Algérie, furent recrutés d'abord des auxiliaires, puis des réguliers – zouaves et spahis – constituant des corps de troupes indigènes avec encadrement français ⁵.

En Afrique de l'Ouest, on constituera de même des régiments de tirailleurs sénégalais et, bien que cela soit hors de mon propos qui ne porte pas sur l'armée coloniale en général mais uniquement sur l'Afrique du Nord, je voudrais rappeler pour mémoire le rôle des tirailleurs sénégalais, redoutés sur tous les terrains d'opération, qu'il s'agisse des guerres coloniales ou européennes ⁶. Sénégalais ou Algériens étaient de précieux auxiliaires, mais aussi une chair à canon souvent sacrifiée. La démonstration en fut faite en Crimée, au Mexique, à Sedan et lors de la Première Guerre Mondiale. Les chiffres concernant 1914-1918 annoncent déjà éloquemment la réalité que nous aurons ici à examiner. S'agissant de la seule Algérie, 146.000 hommes servirent sous les drapeaux et il y eut, parmi eux, plus de 25.000 tués et disparus, ainsi que près de 9.000 mutilés. Les Maghrébins de 1914-1918, nous les trouvons au cœur des combats décisifs : à la bataille de l'Oucrq du 14 septembre où la Brigade Marocaine ⁷ perd 1.150 hommes sur 5.000. A la fin de la bataille de la Marne (17-18 septembre), son effectif sera réduit à 700. Ils furent ainsi des milliers qui se perdirent dans le Bois-des-Zouaves, qui montèrent le Chemin des Dames, mais n'en revinrent pas, et la reprise de Douaumont fut leur fait... c'est cela aussi le « Turco », le « gentil Turco ».

1. La Grande-Bretagne, de la même façon, met l'Inde à contribution. Lorsqu'un escadron du 1^{er} régiment de Spahis marocains, en garnison au Levant en 39-40, rejoint les forces britanniques en Érythrée, c'est dans la division indienne qu'il est intégré.

2. Les projets de Napoléon étaient de grande envergure. Au-delà de la constitution d'un corps de méharistes et d'une légion copte, il envisageait le recrutement d'une armée d'esclaves noirs qu'il aurait obtenus du sultan de Dar Fur. Le temps et les circonstances n'en permirent pas la réalisation.

3. Ces Mamloukes qui réhaussèrent le faste impérial, sont encore mal connus. Le professeur Anouar Louca les évoqua récemment à Marseille et prépare actuellement un livre sur la question.

4. C'est ainsi, par exemple, que le général Louis Abdelal est le fils de 'Abd al-'Al, agha des Janissaires, revenu en France avec l'armée de Napoléon.

5. Le corps des Zouaves fut créé le 1^{er} octobre 1830. Il était à l'origine composé d'Algériens avec un encadrement français. En 1834 (ordonnance du 6 septembre) le corps des Spahis, corps strictement indigène avec un encadrement français très limité, fut créé à partir de spahis irréguliers.

6. Ils participèrent notamment à la conquête du Maroc, aux deux guerres mondiales et tinrent garnison en Algérie.

7. 5 bataillons articulés en deux régiments sous le titre officiel de Brigade de chasseurs à pied indigènes et mieux connus sous le titre de Brigade marocaine.

Ecartons d'emblée une trop commode légende qui prête aux Nord-Africains un goût atavique pour la guerre. En effet, les pertes de la Marne susciterent un tel émoi au Maroc que le Résident Général dut lancer un cri d'alarme pressant afin que l'on sursoie à de nouvelles levées dont il redoutait l'effet. Nous pourrions tout aussi bien évoquer le cas de l'Algérie où le volontariat s'avérant insuffisant, on envisagea dès 1905, l'extension du service militaire obligatoire aux indigènes alors que ceux-ci n'avaient pas la nationalité française. La mesure, bien que très prudemment mise en œuvre en 1912, suscita des troubles frisant l'insurrection et provoqua, de plus, un exode important, les familles préférant la dure loi de l'exil au départ de leur fils pour l'armée. Je dépasserai donc l'hommage de bon ton qui évacue ces vies abrégées par le qualificatif « d'admirable » et de « dévoué jusqu'à la mort », pour me borner au constat suivant : les troupes nord-africaines se définissent en tant qu'ensemble d'individus qui, dans un cadre commun constitué par le régime colonial, vont esquisser chacun sa trajectoire psychologique, celle-ci composant et recomposant à l'infini l'équation complexe qui comporte, à des degrés variables, la nécessité de se nourrir et de nourrir les siens, de se voir accorder ou confirmer un statut social et des avantages, et cela avec la part d'ignorance ou de conscience politique que chacun y met.

Le regard qui fut celui des Nord-Africains dans les années 40 intériorise largement l'expérience coloniale et partant le statut de suprématie de la France, sans pour autant qu'il y ait identification à celle-ci. Prétendre autre chose est une vue de l'esprit, simple extrapolation à partir de liens indéniables que véhicule l'esprit de corps dans l'armée, ou encore des trajectoires sociales qui ne pouvaient se définir en dehors de la référence au contexte dominant. L'acception de cet ordre des choses n'efface pas pour autant l'hostilité, elle est aussi intériorisée, à l'égard de la puissance dominante. Coexistent – souvent contradictoirement chez les mêmes individus – un soutien à la France, une participation au sentiment de la défaite, et une sympathie, souvent cachée, parfois affichée, pour les puissances de l'Axe. Le phénomène a lui aussi sa tradition historique remontant à la propagande des années 1900. Le fascisme de l'entre-deux-guerres ne fut pas nécessairement perçu négativement par le monde arabe. Une partie de l'*intelligentsia* orientale – en Egypte, au Liban, dans l'entourage de Chekib Arslan – noua des relations avec Berlin et parfois tenta des adaptations des organisations nazies au contexte arabe. Au Maghreb, où la nouvelle donne des années 30 est la montée du nationalisme, des envoyés allemands ou italiens sollicitent les chefs de file. Ceux-ci demeurent sans doute sur la réserve, mais moins hostiles qu'on ne veut bien le dire. Des gages prudents donnés à l'Allemagne, l'historien en découvre dans les archives au fur et à mesure de leur ouverture⁸. L'ambiguïté et

8. Juliette BESSIS dans sa thèse récemment publiée : *La Méditerranée fasciste. L'Italie mussolinienne et la Tunisie*, publications de la Sorbonne, Paris, s.d., a mis en évidence ces

l'attentisme vont donc être les principales caractéristiques de l'attitude nord-africaine, renforcée encore par la défaite française ⁹, et cette attitude va durer jusqu'au débarquement anglo-américain en Afrique du Nord, en 1942.

L'Afrique du Nord n'est pas partie prenante aux rivalités intereuro-péennes, et c'est cela qui donne à la fois son prix et son sens à l'engagement massif des pays du Maghreb dans le combat de la France, à partir précisément de 1942. cet engagement est d'autant plus significatif que la France pour sa part, offre alors le spectacle de ses déchirements. Pétain, l'homme qui avait écrasé le Rif sous les obus en 25, est soutenu par la grande majorité des Européens d'Afrique du Nord. La résistance est néanmoins présente, quoique cachée. Sous l'égide de Weygand, l'armée française est non seulement maintenue au niveau des 127.555 hommes prévus par les accords d'armistice, mais accrue de 50.000. Une entreprise importante de camouflage de matériel de guerre est engagée, et ce sous les yeux des Maghrébins, parfois avec leur concours actif : le Glaoui, par exemple, prête sa forteresse de Telouet à de telles fins. Or une seule cache d'armes fut repérée par les Commissions d'armistice. Les oppositions internes de la France ne s'arrêtent pas là. Elles continuent au contraire, avant et après le débarquement allié en Afrique du Nord, à s'étaler sur la scène d'Alger, opposant les partisans de l'acceptation de la défaite et ceux de la résistance, les tenants de Vichy et d'Alger, les clans de Giraud et de de Gaulle, les hommes de l'Armée d'Afrique et les Forces Françaises Libres. Cela n'était fait ni pour réhausser le prestige de la France, ni pour sortir les Nord-Africains de leur attentisme. Et pourtant ils s'engagèrent directement et profondément dans l'effort de guerre en 1942.

Il s'agit là d'une réorientation politique, clairement analysée au niveau des leaders d'opinion, plus confusément perçue à la base. A l'effet-choc du débarquement s'ajoute la doctrine américaine sur la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes. A la conférence d'Anfa, Roosevelt offre un dîner en l'honneur de Mohammed V qui tente d'obtenir de son hôte précisions et garanties ¹⁰. Or le Comité Français de Libération Nationale (C.F.L.N.) siégeant à Alger, va lui-même prendre des engagements pour l'avenir. Ils font notamment l'objet de la décision du 11 décembre 1943 qui précise que *« la politique de la France à l'égard des Français musulmans d'Algérie doit tendre de façon continue et progressive à élever leur condition politique, sociale et*

tractations en ce qui concerne la Tunisie. Une étude semblable pourrait être faite ailleurs, notamment en ce qui concerne l'Istiqlal marocain. Mohammed V lui-même, pourtant Compagnon de la Libération, aurait eu des contacts avec l'Allemagne.

9. Ce qui n'exclut pas des positions de fermeté par ailleurs. C'est ainsi que Mohammed V, s'opposant, en cela, à la fois à Vichy et à l'Allemagne, refusa que les juifs de son pays portassent l'étoile jaune.

10. Sur le détail de ces discussions entre Roosevelt et la famille royale marocaine, cf. le témoignage d'Eliott Roosevelt, *« Mon père m'a dit... »*, cité à partir de Jean Lacouture, *Cinq hommes et la France*, Paris, 1961, p. 192, ainsi que le récit-interview de Hassan II, in Georges Vaucher, *Sous les cèdres d'Ifrane. Libres entretiens avec Hassan II, roi du Maroc*, Paris, 1963.

économique, au niveau de celle des Français non musulmans »¹¹. Le lendemain, 12 décembre, de Gaulle, à Constantine, s'engage : « Ici, auront été prodiguées à la France, par l'ensemble des populations, les preuves d'une fidélité à quoi l'étendue de ses propres malheurs donne un caractère décisif qui, non seulement l'émeut jusque dans ses profondeurs, mais dès à présent, l'oblige. » Développant un plan de réformes, notamment en ce qui concerne l'Algérie, il conclut à sa mise en œuvre immédiate qui « montrera à tous que la France nouvelle a mesuré ici tous ses devoirs »¹¹.

Nous verrons alors se dessiner et prendre forme l'engagement de l'Afrique du Nord dans le camp allié, aux côtés de la France. Une analyse plus fine mettrait en avant ce changement d'attitude : c'est Bourguiba que Vichy libère de prison en 1942 pour le renvoyer en Tunisie et qui va partir au Caire ; c'est Mohammed V s'engageant dans le camp gaulliste. Une telle analyse tiendrait aussi compte des nuances d'opinion pouvant néanmoins concourir au même but et, parmi celles-ci, le soutien de certaines féodalités — représentées par les termes de bashagha en Algérie, de qaïd en Tunisie, de qaïd et pasha au Maroc — à la cause militaire française. Cela, non moins que les incitations françaises, débouche sur le recrutement massif de troupes indigènes. La participation de l'Afrique du Nord à l'effort de guerre français relève donc d'un contrat politique et moral qui, au-delà du cadre juridique des rapports de la France avec l'Algérie et avec les protectorats dont l'évolution n'est qu'esquissée, se fonde sur les notions de développement et de dignité de l'homme.

LA RECONSTITUTION D'UNE ARMÉE FRANCO-MAGHREBINE PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Cette créance sur l'avenir, ce sera l'armée de la France, cette armée dont il convient d'esquisser la physionomie. Armée constituée à partir de et en fonction de l'Empire, elle répond *mutatis mutandis* à la définition que donne de la Première Division Française Libre son propre annuaire :

*Coloniale au premier chef, elle a surtout été impériale dans son recrutement, dans son organisation, dans son esprit. C'est par elle que l'empire a vraiment libéré le sol et l'âme de la patrie. elle a groupé et fondu les légionnaires et chasseurs venus de Narvik, les bataillons coloniaux d'infanterie de marine et du Pacifique, un bataillon nord-africain où vivaient et combattaient côte à côte des Algériens, des Marocains, des Tunisiens, deux, puis un seul régiment d'artillerie, des Antillais aux Forces Terrestres antiaériennes, des Syriens dans les ateliers de réparation, des Indochinois au Train, des Pondichériens aux Transmissions et des Français échappés, rescapés, évadés de toutes les colonies, de tous les continents, des ports du monde entier*¹².

11. Une partie de ces documents sont reproduits dans les annexes I et II.

12. *Annuaire de la Première Division Française Libre et ses unités dans la guerre 1939-1945*, p. 11. Cf. aussi l'annexe III.

L'existence de ces unités et de ces services comme le recrutement croissant d'évadés de France puis de F.F.I., ne fut possible que parce qu'il existait, préservé notamment par Weygand, l'ample et puissante structure centrale de l'Armée d'Afrique constituée par les troupes d'A.O.F. et d'Afrique du Nord. L'élément indigène y était prépondérant car si, selon les chiffres de l'armée, il constituait 48 % du total des effectifs, il en était très majoritairement l'élément de combat, constituant notamment les régiments de tirailleurs. Il va sans dire — mais, comme le veut la formule, mieux encore en le disant — que je ne sous-estime pas la présence européenne, notamment pied-noir dans cette armée. Rappelons, en effet, que la mobilisation générale décrétée par Weygand a abouti à la présence sous les drapeaux à 16,4 % d'un million d'Européens d'Afrique du Nord soumis aux charges militaires. Cette moyenne est très supérieure à la moyenne nationale et fournira l'essentiel de l'encadrement et surtout des services que requiert, de façon croissante, la guerre moderne. Etant sur ce chapitre, je dirai encore que si dans l'Armée d'Afrique l'élément musulman est prédominant, il convient aussi de noter qu'il n'est pas le seul qui sera engagé sur le théâtre des opérations. La participation des Forces Française Libres est également importante et a, d'ailleurs, souvent été mise en avant. Toutefois, comme le souligne le texte cité ci-dessus, elles sont aussi fortement coloniales avec une dimension nord-africaine représentée par le 22^e bataillon de marche nord-africain, constitué en septembre 41, au Levant, après les combats de Syrie. Dans le cadre de la VIII^e armée britannique, le bataillon combattra avec la Légion Etrangère en Cyrénaïque, et notamment à Bir Hakeim et El Alamein ¹³.

L'Armée d'Afrique se caractérise par son caractère d'armée régulière, à recrutement et formation homogènes ¹⁴. S'agissant des musulmans, plus de la moitié d'entre eux sont des militaires de carrière, ceci étant particulièrement en évidence dans les unités de combats par excellence, constamment en première ligne, que sont les tirailleurs algériens, marocains et tunisiens, la Division Marocaine de Montagne et les groupements des Tabors marocains ¹⁵. La France va ainsi pouvoir engager 120.000 hommes en Italie, 260.000 hommes en Provence avec une stratégie localement autonome. Le comprendre suppose que nous fassions un crochet par l'Etat-Major avant de passer au théâtre d'opérations.

13. Le B.N.A. nous sert d'exemple pour retracer, en annexe, la trajectoire militaire d'une unité de combat.

14. En Afrique du Nord, les Français sont soumis aux mêmes lois militaires que dans la métropole. Pour les musulmans, le régime est différent selon les pays : au Maroc, il n'est fait appel qu'au volontariat ; en Algérie et en Tunisie, des appelés par tirage au sort complètent les effectifs que le volontariat ne suffit pas à remplir.

15. Un Groupement de Tabors Marocains (G.T.M.) est sensiblement équivalent au régiment. Il comprend trois tabors (un tabor = un bataillon) et chaque tabor, trois goums (un goud = une compagnie).

A l'Etat-Major, sous la haute direction de Giraud, jusqu'à sa mise « en réserve de commandement » le 9 avril 1944, le commandement des forces armées d'Afrique du Nord est assuré de façon quasi constante par Juin et ce depuis sa libération de Koenigstein le 15 juin 1941. L'esprit qu'il incarne est celui de son armée, de ses officiers – quelque soit par ailleurs leur bord. Songeons, en effet, que Noguès et Catroux furent, l'un et l'autre, des poulains de Lyautey. Giraud qui à sa sortie de Saint-Cyr avait choisi le 4^e régiment de zouaves de Tunis, avait rencontré Leclerc dans le Rif où ils avaient combattu. De 30 à 35, Giraud exerça le commandement des Confins algéro-marocains et à ce titre dirigea l'une des colonnes mobiles qui eut pour tâche d'investir le dernier bastion indépendant de l'Atlas. Ses troupes y firent jonction avec la Colonne Mobile de Catroux et les goudiers de Guillaume. Brosset, Larminat ont servi en Mauritanie. Quand à Juin, pied-noir, il eut son premier commandement à Blida, en 1912, au 1^{er} Tirailleurs Algériens. Parti peu après pour la conquête du Maroc, il fit la première guerre à la tête de la Brigade Marocaine ¹⁶. Il en résultait une analyse commune du rôle de l'armée par troupes indigènes interposées.

Comment celle-ci se traduit-elle concrètement au niveau de la conception stratégique ? Le premier souci est celui des effectifs. Au Maghreb, les soldats de carrière sont nombreux, notamment au Maroc avec plus de 86.000 hommes de troupe, et l'idée est bien ancrée à l'Etat-Major que le Maghreb est un vivier de guerriers ataviques. Plus encore, ces unités sont aguerries ; aguerries par leurs origines car s'agissant du Rif, de l'Atlas central ou du Sahara, les hommes qui les composent ont parfois combattu les Français avant d'être incorporés. C'est le cas, par exemple, des tabors marocains commandés par le général Guillaume ¹⁷ qui sont issus des régions berbères de l'Atlas, qui conservent leur organisation et tenue propres et qui ont été en constante activité. D'autres, comme les Tirailleurs Algériens ou Spahis Marocains, se sont formés dans les combats du Levant. Les combats de 39-40 ont également donné à ces hommes un entraînement militaire et à la France quelques exploits, qu'il s'agisse de celui de la 15^e division d'infanterie marocaine à la trouée de Gembloux, du 25^e algérien dans la Forêt de la Warndt, ou encore de la victoire de Narvik. De plus, Juin n'ignore pas que l'équipement dont il dispose – celui stocké par Weygand – est à la fois dépassé et insuffisant. Après l'arrivée des Américains, Giraud aura beau plaider la cause de la France, il était clair que les Alliés n'étaient pas encore disposés à aider l'armée française à se reconstituer. Faisant contre

16. La carrière de Juin est, en fait, plus complexe mais l'on voudra bien me pardonner ici un raccourci.

17. Cf. A. GUILLAUME, *Les Berbères marocains et la pacification de l'Atlas central 1912-1933*, Paris, 1946.

18. A Alger comme à l'Ecole Militaire de Meknès, la formation était de 4 ans après lesquels ces « fils de grande tente » sortaient avec le grade de sous-lieutenant d'active. Les circonstances amenèrent les autorités en 39 à réduire le temps du service à deux ans, les jeunes gens sortant avec le grade de sous-lieutenant de réserve.

mauvaise fortune bon visage, Juin et ses officiers ironisent volontiers sur la « guerre industrielle » qu'ils jugent inadaptée à ce qui sera, dans une phase initiale, une guerre méditerranéenne : les forces motorisés ne peuvent guère passer en forte montagne où l'artillerie ennemie, tenant les quelques voies de passage sous ses feux, peut paralyser toute avancée. Juin qui n'a pas tort – la suite le prouvera – vante les mérites des unités de montagne à l'équipement léger, des hommes qui collent à la montagne et l'emportent au corps à corps, de leur humble auxiliaire aussi : le mulet.

Ces professionnels sur lesquels Juin compte, ont un encadrement français lui-même issu de l'Armée d'Afrique. Les officiers ont l'expérience du terrain, forgée notamment dans les campagnes dites de « pacification » au Maroc... songeons à Guillaume et ses tabors, à Delay et son Groupement des Territoires de Touggourt et des Oasis. Ces officiers ont aussi, dans la plupart des cas, la confiance de leurs troupes, confiance qui se trouvera justifiée, a posteriori, dans leurs pertes au feu. Ils parlent ou baragouinent l'arabe ou le berbère. Notons au passage que les ordres du jour au Corps Expéditionnaire Français seront traduits et diffusés en arabe et berbère.

En outre, l'encadrement au niveau des sous-officiers comporte des Nord-Africains dont l'héroïsme sera souvent d'autant plus éclatant qu'ils y trouvent un dépassement de leur condition de colonisés. Peut-être faut-il ici préciser la doctrine de l'Armée d'Afrique en la matière : fondée sur le principe d'un encadrement européen de la troupe, elle a de tout temps intégré au compte-goutte des *officiers au titre indigène*. Les registres militaires à Vincennes font apparaître dès le XIX^e siècle une moyenne de 5 à 6 promotions par an portant sur ceux que l'on qualifiait alors de *fil de grande tente*. Ce processus ne fut assoupli et accéléré qu'à partir de 39¹⁸, sans pour autant que le pourcentage des gradés dépasse un ou deux sous-officiers par bataillon¹⁹. Esquissons la physionomie de certains de ces hommes : il y a là Driss ben Omar, futur ministre du Maroc indépendant, un fils du Glaoui, Mehdi, mort pendant la campagne d'Italie, Hammou ou Amehzane, petit-fils du chef Zayyan, Moha ou Hammou. Lieutenant au 4^e régiment de tirailleurs marocains, il fera, lui aussi, partie du Corps Expéditionnaire Français et je rappelle pour mémoire qu'il figure parmi les fusillés au lendemain du coup d'état avorté de Skhirat en 1971. Un autre marocain encore s'illustra en Italie, le sous-lieutenant Oufkir, bénéficiaire de la promotion accélérée. Fils d'un chef local qui, dans la région des Confins algéro-marocains avait favorisé l'implantation française au début du Protectorat, Oufkir se trouvera au Cerasole à la tête d'une section rifaine du 4^e régiment de tirailleurs marocains et y gagnera la croix de guerre avec étoile en vermeil à la suite d'une charge que les Allemands arrêtaient au

19. Les officiers indigènes ne dépassant guère le grade de sous-lieutenant. Le cas d'un Mokrane Ait Iddir, mort à San Ambrogio en 44, est exceptionnel : il avait le grade de capitaine.

lance-flammes. Bien que blessé, Oufkir continuera jusqu'à Sienne, recevant du Général Clark la Silver Star avec une brillante citation, ainsi que la proposition de chevalier de la Légion d'Honneur avec une palme sur sa croix de guerre²⁰. Je cite ces noms marocains qui me sont personnellement plus familiers, mais n'oublie ni les Tunisiens – des hommes comme le lieutenant Qairouanais, El Hadi ben Qacem, du 4^e Tirailleurs Tunisiens, mort à la côte 470 pris sous les feux du Cifalco – ni les Algériens qui comptent notamment un survivant de Monte Cassino, nommé Ben Bella. Sans doute l'historien aurait-il intérêt à s'interroger aussi sur le sens ultime de ces trajectoires, tout au moins pour celles d'entre elles qui ne furent pas écourtées sur les champs de bataille d'Europe, ce qui fut le lot de la plupart. Je m'en tiendrai toutefois ici à la convergence des intérêts des sous-officiers maghrébins et de leurs supérieurs français, à l'unité soudée sur le terrain, qui font la force particulière de ces unités de combat.

Or – et c'est là sans doute aussi un paramètre dans l'analyse de l'Etat-Major comme des cercles politiques – la France devra conquérir sa place de haute lutte, non seulement sur les Allemands mais aussi – peut-être surtout – sur les Alliés. Avec son équipement au départ insuffisant, l'Armée de la France devra s'imposer par la valeur des hommes et l'audace de la stratégie. L'entreprise ne pouvait qu'être confiée aux meilleurs troupes maghrébines, d'autant que souvent hasardeuse et toujours coûteuse en hommes, elle serait plus facilement acceptée que s'il s'agissait d'Européens. Ces officiers coloniaux ne le disent peut-être pas aussi crûment, ils ont tout simplement intégré, avec l'idée de la mort pour l'honneur, celle d'un combat d'assaut avec les pertes qu'il comporte. Comme toute généralisation, celle-ci a sa part d'injustice. Si des hommes comme Juin l'illustrent, d'autres se révéleront économes de la peine et de la vie de leurs hommes – je pense plus particulièrement à Diego Brosset. Il n'en demeure pas moins que l'Armée d'Afrique est, dans cette dimension aussi, une armée coloniale. Je n'en veux pour preuve que la citation à l'ordre de l'armée du 22^e bataillon nord-africain qui, à l'occasion de la percée décisive de la *Linie Gustav* se voit féliciter pour « *son admirable esprit de sacrifice* ». Qu'en termes galants...

Cette vision de l'Armée d'Afrique doit être mise en rapport avec la vision qui prévaut de la France, une France tout à fait dévaluée, et ce notamment en Afrique du Nord lorsque les Anglo-Américains y débarquent le 8 novembre 1942 pour prendre à revers l'armée de Rommel. Les autorités françaises vont alors donner le spectacle de leur désarroi et de leurs dissensions : si le Général Giraud arrive avec les troupes américaines, Darlan a des ordres de Pétain pour leur résister ; si Juin rejoint le clan du « groupe d'Alger » Noguès, Résident Général au Maroc, donne l'ordre de s'opposer

20. Ces détails se retrouvent dans une biographie, par ailleurs discutable, du général Oufkir, C. CLEMENT, *Oufkir*, Paris, 1974.

aux Alliés²¹ ; quant à l'amiral Esteva et ses subordonnés en Tunisie, ils acceptent de plus ou moins bon gré un contre-débarquement allemand à Bizerte qui va faciliter le repli de l'Afrika Korps sur la Tunisie.

C'est dans le sens d'un rétablissement et même, oserais-je dire en dépit de Bir Hakeim, de la création ex-nihilo d'une France combattante aux côtés des alliés, que Juin, sous la haute autorité de Giraud puis du Comité de Libération Nationale, va organiser la riposte française, avec le souci de promouvoir l'image d'une armée authentique, face à un ennemi redoutable, une armée à part entière dans le camp allié. Loin d'être marginales ou excentriques par rapport au débarquement en Provence, les campagnes qui le précèdent sont, au contraire, au cœur de notre problématique : il s'agit de la défense et de l'illustration d'une certaine image de la France combattante qui sera investie dans la libération du sol national.

LES CAMPAGNES DE TUNISIE, DE CORSE ET D'ITALIE

La France, présente dans son affirmation gaullienne, dans quelques batailles signées de ses unités FFL, présente aussi et surtout dans son combat de l'ombre, Juin va tenter de lui construire une personnalité militaire à travers la résistance en Tunisie au déferlement allemand.

La situation qui confronte l'armée d'Afrique en Tunisie pendant l'hiver 42-43 est dominée par le débarquement italo-allemand à Bizerte. Juin s'y opposera le long de la dorsale tunisienne sur un front étendu et difficile qui va de Beja à Tebessa et, au-delà, vers le désert, jusqu'à Djanet. S'intègre dans cette stratégie le repli de l'Afrika Korps sur la Tunisie²² et l'esquisse de ce qui sera la tenaille alliée avec, à gauche du dispositif français, l'avancée des Anglo-Américains au nord, le long de la côte, et l'apparition au sud de la VIII^e armée de Montgomery avec laquelle la colonne Leclerc, montée du Fezzan, fera jonction le 2 février 1943. Les opérations comprennent deux phases : la première du 19 novembre 1942 à la fin de janvier 1943 consistera à prendre le contrôle de la dorsale tunisienne et à subir quasi seul la pression des forces allemandes et italiennes débarquées en Tunisie ; la deuxième consistera à engager les tirailleurs algériens (1^{er}, 2^e, 3^e, 7^e régiments), tunisiens (4^e) et marocains (5^e, 7^e, 8^e) avec les Tabors et la Brigade Légère Mécanique, entre les deux flancs alliés dans un mouvement d'encerclement de l'Afrika Korps en repli. Ces opérations dureront de février 1943 jusqu'au 13 mai, date de la reddition des 200.000 soldats de l'armée allemande. Pour 6 mois de campagne, les 80.000 hommes de l'Armée d'Afrique auront des pertes qui s'élèvent à 20.000 hommes, dont 8.267 tués chez les tirailleurs indigènes.

21. Les Français tirent sur les forces américaines de débarquement. Il en résulta la perte de la marine et de l'aviation française ainsi que de certaines unités d'armée. L'écho amer de ces faits se trouve notamment dans les mémoires du général BETHOUART, *Cinq années d'espérance*, Paris, 1968.

22. Esquissé en filigrane dans la rencontre, fort discutée, du général Juin et Goering, à Berlin, le 21 décembre 1941.

A ce titre, Juin pouvait estimer l'image de la France renversée, c'est-à-dire rétablie, mais encore fallait-il l'imposer hors du contexte nord-africain, et notamment sur le sol national, d'autant que la phrase qu'avait prononcée Giraud : « *Regardez, les feuilles qui sont aux arbres ne seront pas tombées que nos premières troupes auront débarqué quelque part en terre française* », servait à la contre-propagande allemande, déversée par l'aviation sur les territoires occupés : « *Les feuilles sont tombées*, disaient les tracts, *vos soldats sont toujours en Algérie, ils ne pensent qu'à se baigner sur les plages, ils ne viendront jamais vous délivrer* ». Les connotations péjoratives qui entourent l'image coloniale sont ici mises à profit.

C'est pour relever le défi, confirmer l'image d'une France combattante et victorieuse, et porter ce message sur le sol national, que Giraud va établir, dans le plus grand secret, les plans du débarquement en Corse. Opération difficile par le terrain où elle devait s'effectuer et où les forces ennemies étaient représentées par 12.000 Allemands (sans compter les 20.000 de Sardaigne) et 80.000 Italiens, mais où l'occasion se profilait du fait de la forte résistance intérieure dont la demande d'aide militaire été répercutée par le commandant Colonna d'Istria, ainsi que du flottement apparu avec la reddition italienne qui deviendra effective le 8 septembre 43. Eisenhower, commandant suprême, refusait l'opération mais finalement laissa faire. Les Français bénéficiaient de la marge de liberté que l'on laisse aux francs-tireurs... Giraud décida de confier l'opération à 3 divisions hautement fiables : 3^e Division d'Infanterie Algérienne (général de Monsabert), 2^e Division d'Infanterie Marocaine (général Dody), 4^e Division Marocaine de Montagne, plus 4 groupes de Tabors, le tout sous les ordres du général Henry-Martin. La 4^e Division Marocaine de Montagne du général était l'élément central du dispositif. C'est le 12 septembre 43, alors que les troupes étaient déjà embarquées – empilées serait le terme plus exact – sur le sous-marin *Casabianca*, et les destroyers *Malin*, *Terrible*, *Fantasque*, que Giraud dépêche le général Chambe, son chef de cabinet, auprès du général de Gaulle pour l'informer que le lendemain, 13 septembre, les soldats de la France prendraient pied en Corse. Témoin direct, le général Chambe fait revivre une scène très animée : de Gaulle est furieux : « *C'est une opération mal préparée et même pas préparée du tout ! Improvisée ! Or, une affaire de cette importance ne s'improvise pas.* » C'était là faire injure aux capacités militaires de l'ex co-président du Comité de Libération Nationale, demeuré commandant-en-chef de l'Armée d'Afrique²³, mais la colère du général a

23. Depuis l'arrivée du général de Gaulle à Alger le 30 mai 1943 et la création du Comité Français de Libération Nationale, Giraud avait été progressivement marginalisé. Il perd d'abord la co-présidence qu'il exerçait avec de Gaulle. Le 22 juin un décret créant un Comité militaire consacre l'existence de deux armées, celle d'Afrique demeurant sous l'autorité de Giraud, les autres relevant du général de Gaulle. Exclu du Comité de Libération Nationale, Giraud sera définitivement mis à l'écart par le décret du 14 avril, signé par de Gaulle, qui le place en « réserve de commandement ».

pour elle la conscience de l'enjeu national car, au général Chambe qui lui objecte que répondre à l'appel des résistants corses étaient « une question d'honneur », le général a une de ces formules ramassées dont il a le secret : « l'honneur, c'est de réussir »²⁴. Or, l'opération va réussir, tant au niveau du débarquement à Ajaccio soutenu par les forces de l'intérieur, que dans la montée sur Bastia, du 21 au 29 septembre. Le 30, les goumiers s'emparent du col de Teghime²⁵ et, en 4 jours de combat, obtiennent la reddition des S.S. Reichsführer.

Une victoire éclatante avait été remportée en trois semaines, préfigurant ce que serait la libération de la France continentale. Eisenhower l'avait saluée, mais la France avait-elle pour autant retrouvé sa place d'alliée de plein droit ? Les discussions internationales, en vue de l'établissement des fronts de combats en Europe, témoignent à l'évidence que la France demeure, aux yeux des grandes puissances, la vaincue de 40, écartée de ce fait des centres de décision et de commandement. La France n'est pas invitée à la réunion de Téhéran où Churchill, Roosevelt et Staline vont, du 28 novembre au 3 décembre 1943, jeter les bases d'un nouveau partage du monde auquel les campagnes militaires devaient coller. Le débarquement en Europe avait lui-même débuté avec la conquête de la Sicile par la VII^e armée américaine et la VIII^e armée britannique. A peine avait-on fait à la France une « fleur » en permettant qu'à titre symbolique y participe une unité française. Les goums du I^{er} Tabor Marocain avaient été envoyés. Les combats durèrent du 10 juillet au 17 août et furent suivis, dès septembre par le débarquement dans le sud de l'Italie. Or, il fallut toute l'insistance du général de Gaulle et du général Giraud pour que fut admis le principe même de la participation d'un Corps Expéditionnaire Français à la Campagne d'Italie... rattaché à la V^e armée américaine.

Atterrissant à Naples le 25 novembre, le général Juin, commandant en-chef de ce Corps Expéditionnaire put constater – l'accueil, ou plutôt l'absence d'accueil ne laissait, en effet, aucun doute – que l'armée de France avait non seulement à combattre l'ennemi, mais aussi l'image d'elle-même que lui renvoyait ses alliés. Ce qui allait être demandé au Corps Expéditionnaire – en fait aux troupes maghrébines puisque le C.E.F. se composait au départ uniquement d'unités nord-africaines²⁶ – c'était de s'inscrire en faux contre l'image d'une France battue, de forger la phrase par laquelle de Gaulle accueillera la capitulation allemande : « C'est la victoire des Nations Unies et c'est la Victoire de la France. »

24. R. CHAMBE, *Le maréchal Juin « duc du Garigliano »*, Paris, 1968, p. 243.

25. Où s'élève un monument à la mémoire des goums marocains. Sur la bataille de Corse, cf. le tome IV du *Mémorial des Corses*, publié sous la direction de F. Pomponi, chap. 5, pp. 417 à 502, Ajaccio, 1982.

26. Il s'agit de la 2^e D.I.M. (Général Dody) de la 3^e D.I.A. (Général de Monsabert) et de quelques unités non endivisionnées dont 2 groupes de tabors. En avril, le C.E.F. reçut en renfort la division de montagne marocaine et la Première Division Française Libre.

Cela va prendre concrètement la forme d'une proposition stratégique faite par Juin aux commandants alliés. Face à la *Gustav Linie* appuyée au Monte Cassino – aux lointains abords de laquelle Anglais et Américains piétinaient – Juin proposa le pari de la conquête par les hauteurs, sommet par sommet, pris en dépit des pertes, à l'assaut et au corps à corps, sans retraite possible après le franchissement du Garigliano. Pour impossible que parût une telle entreprise, Juin eut le feu vert. Ce qu'il proposait aux régiments d'infanterie maghrébins, appuyés par les tabors, c'était la victoire à tout prix, par le terrain des pauvres, des sous-développés, celui de la montagne méditerranéenne, la France n'ayant pas les moyens de s'offrir le luxe – d'ailleurs inutile comme le prouvait le blocage américain et britannique – d'aborder l'ennemi par les couloirs d'accès et les grands axes routiers. Le premier ordre du jour de Juin le laisse entrevoir dans son ordre du jour, au langage hérité des proclamations de Napoléon :

Dans les jours qui vont suivre, la France qui combat et celle qui souffre, la France tout court, et nos Alliés auront les yeux fixés sur l'Armée Française d'Italie et ses premiers engagements. Soyez dignes de la glorieuse mission du salut qui vous est confiée, soyez dignes de vous-mêmes et du passé qui vous regarde.

Cette impossible bataille des crêtes qui vont du Pentano où le 1^{er} décembre les Américains avait subi un grave échec²⁷ au Cifalco, au Belvédère et au Monte Cassino, est un des hauts lieux de gloire militaire française et, plus particulièrement, dans les circonstances que nous envisageons, celle où l'image de la vaincue opère sa transmutation. Elle est, je crois, suffisamment connue pour que je me borne au rappel de quelque faits saillants de ce qui fut la rupture d'un front de 180 km dans un site de montagne exceptionnel, défendu avec acharnement par la XIV^e armée allemande. Imprenable avait dit le général Clark au Pentano où, le 16 décembre, deux bataillons du 5^e Tirailleurs Marocains montèrent à l'assaut par deux fois. Anéantis à peu près totalement – 16 officiers, 46 sous-officiers, 235 tirailleurs tués ou blessés – ils furent remplacés par le 8^e Tirailleurs Marocains, couvert par le 4^e groupe de Tabors, qui, le 26 attaque et l'emporte, tandis que les goums sur la droite prennent l'arête du Mare, haute de 1.200 m. Une brutale contre-offensive ne parvient pas à les déloger mais un tiers de l'effectif restera sur le terrain, tué ou blessé. Les autres, le lendemain, repartent de l'avant. « Admirable », dira cette fois-ci le général Clark.

La montée vers Monte Cassino est engagée et se concrétise dans l'assaut du Belvédère confié au 4^e Régiment de Tirailleurs Tunisiens. Les conditions quasi inhumaines dans lesquelles, le 25 janvier, ils traversent le Rapido avec de l'eau jusqu'à la poitrine, un tiers de jour de vivres et de matériel au dos, méritent d'être rappelées. Le régiment avance de nuit par une série de pentes pour atteindre l'objectif assigné. Le 4^e R.T.T. perdra là son colonel, 40

27. La 4^e Division d'Infanterie Américaine y avait perdu 34 % de son effectif.

officiers, 162 sous-officiers, 1.300 hommes. Le 7^e Régiment de Tirailleurs Algériens assurera la relève. 8 jours d'attaques et de contre-attaques s'ensuivront dans la neige et la boue. Le 7^e R.T.A. y laissera 1.200 morts et blessés. La 3^e Division d'Infanterie Algérienne de Monsabert²⁸, qui regroupe la plupart des Régiments dont il a été question, s'illustre là en fixant sur 8 km, 17 des 44 bataillons allemands opposés à la V^e armée et, seule de toutes les grandes unités alliées, elle a percé la *Gustav Linie*.

L'avance sur Monte Cassino subit néanmoins un arrêt jusqu'à l'offensive prévue au début du printemps. Ayant réussi par une coûteuse victoire à imposer, avec sa stratégie, le rôle clé du Corps Expéditionnaire Français, Juin se vit confier l'établissement de l'ordre de bataille pour l'assaut définitif. L'ordre du jour du 11 mai 1944 marque, avec la reprise des hostilités, le nouveau sacrifice imposé :

Combattants français de l'armée d'Italie, une grande bataille dont le sort peut hâter la victoire et la libération de notre Patrie s'engage aujourd'hui. La lutte sera générale, implacable et poursuivie avec la dernière énergie. Appelés à l'honneur d'y porter nos couleurs, nous vaincrons comme nous avons déjà vaincu, en pensant à la France martyre qui nous attend et nous regarde.

En avant !

Au cœur du dispositif allié qui comprend, à gauche, la VI^e armée U.S.A. et à droite, la VIII^e armée britannique, Juin dispose ses troupes entre le Garigliano et les montagnes qui constituent l'épaisseur de la *Gustav Linie* : Castelforte, Siola, Ceschito, Feuci, Faito, Cerasola, Girofano, le tout dominé par le Mont Majo. Il y a là, de droite à gauche, la Première Division Motorisée, autrement dit la Première Division Française Libre²⁹ du général Brosset, la Deuxième Division d'Infanterie Marocaine du général Dody, la 4^e Division de Montagne Marocaine du général Sevez, la Troisième Division d'Infanterie Algérienne de Monsabert avec, en position d'attente, les Tabors du général Guillaume. L'attaque est lancée le 11 mai mais, 24 heures plus tard, il fallait reconnaître le coûteux échec : la ligne allemande avait tenu bon. Morts et blessés jonchent le sol. Le soir même, Juin informe ses officiers qu'il « *n'y a pas deux solutions, il n'y en a qu'une : la victoire* » et il annonce pour le lendemain une nouvelle offensive. C'est le fameux ordre général d'opérations N° 14, daté du 12 mai, 20 heures. Le lendemain, 13 mai 1944, les sommets tomberont les uns après les autres, emportés de haute lutte : le Cerasola par la 2^e Division d'Infanterie Marocaine, le

28. La 3^e Division d'Infanterie Algérienne comprenait : le 3^e Régiment de Tirailleurs Algériens ; le 4^e Régiment de Tirailleurs Tunisiens ; le 7^e Régiment de Tirailleurs Algériens ; le 3^e Régiment de Spahis Algériens ; le 67^e Régiment d'Artillerie d'Afrique ; le 37^e Forces Terrestres Anti-Aériennes ; le 83^e Génie.

29. La Première Division Française Libre (arrivée en renfort en avril avec la 4^e Division Marocaine de Montagne) se composait de 3 brigades selon le modèle Anglo-Saxon. Elle comportait des éléments français, nord-africains, Sénégalais, Antillais, etc., et une 1/2 brigade de la Légion Etrangère.

Girofano par le 5^e Régiment de Tirailleurs Tunisiens et les Sénégalais, le Feuci par le 5^e Régiment d'Infanterie Marocaine, San Ambrogio par le Bataillon Nord-Africain de la Division Française Libre... Le soir, le 5^e Régiment de Tirailleurs Marocains plantait le drapeau français en haut du Majo. Le Corps Expéditionnaire Français avait ainsi effectué la percée définitive de la *Gustav Linie* devant laquelle les Américains et les Anglais piétinaient, ces derniers ayant notamment vu mourir, la veille, les Polonais d'Anders dans un vain assaut sur le Monte Cassino. Le Monte Cassino ne sera occupé que le 18, après que les Allemands l'eurent évacué.

Après les victoires du Garigliano et du Mont-Cassin, la route de Rome est donc ouverte : les troupes alliées y défilèrent le 5 juin, Juin prenant place à cette occasion dans le command-car, aux côtés de Clark. Au-delà se dessine la montée sur Sienna et l'Arno où les accords internationaux – critiqués notamment par Juin – marqueront le terme de l'avancée du Corps Expéditionnaire Français qui sera dissous, son commandant-en-chef cédant à de Latre l'honneur de conduire l'armée de la Libération. Le bilan du C.E.F., c'est la reconnaissance par les alliés – mais aussi par le vaincu – qu'il s'agit bien d'une victoire française, alliant la stratégie – « *Je salue en vous le meilleur général de l'Europe* » dit Clark à Juin – à la capacité des troupes. Et ne sous-estimons pas le poids politique de cette victoire : le Garigliano permet à la France de réclamer hautement sa place au cœur du dispositif de débarquement sur le sol national et l'image de la France combattante que véhicule son armée sera investie dans le débat international, mais aussi national.

Le bilan c'est aussi 20.000 hommes engagés dans le Corps Expéditionnaire Français qui comptera, en 7 mois de campagne, 6.400 tués, 4.201 disparus, 20.900 blessés – soit plus de 15 % des effectifs, bilan qui ressort plus tragiquement encore dans le relevé cas par cas : la 2^e Division Marocaine a laissé sur le terrain près de 12.000 hommes ; la 3^e division d'Infanterie Algérienne a été remplacée dans sa quasi totalité, avec 8.000 pertes ; la 4^e Division de Montagne Marocaine a eu 3.500 hommes blessés ou tués, les Goums 3.000 sur un total de 9.000 ; la Première Division Française Libre a eu 2.673 tués et blessés³⁰. C'est cela, aussi, le Garigliano, comme le disent les stèles sans fin sur les flancs du Monte Cassino, là où, en été, le crissement des cigales semble le dernier écho du cri qui annonçait l'assaut ou la mort des soldats musulmans : « Il n'y a de Dieu que Dieu ».

LE DEBARQUEMENT DU 15 AOUT ET LA BATAILLE DE PROVENCE

Sans doute aurais-je pu m'arrêter là car si la guerre, avec toutes ses implications, continue, l'essentiel de la contribution de l'Afrique du Nord a

30. Ces chiffres proviennent de l'*Armée d'Afrique 1830-1962*, Paris-Limoges, 1977 et, pour ce qui concerne le bataillon d'Afrique, du carnet de marche de ce dernier que j'ai pu consulter au Musée de l'Ordre de la Libération grâce à l'obligeance du Conservateur, Mme Michel. Je la prie de trouver ici l'expression de ma reconnaissance.

été évoqué dans ce nécessaire préalable au débarquement en Provence ; mais vous me permettrez encore d'esquisser sommairement, avec le lien entre les combattants nord-africains et la Libération, l'histoire qui se poursuit, concrétisant et développant l'acquis de Tunisie et d'Italie car la France ne pourra faire l'économie ni des combats de Toulon, Belfort ou Strasbourg, ni du recours aux troupes indigènes pour les mener à bien. Permettez-moi également une incidente : le débarquement de Provence et les combats qui vont se poursuivre jusqu'à Berlin ont laissé de nombreux témoignages, y compris celui du Maréchal de Lattre de Tassigny dans son *Histoire de la Première Armée Française*. Or, pour nous, il devient de plus en plus difficile à partir du débarquement de Provence de suivre à la trace en l'isolant, l'élément nord-africain. Il y a à cela de nombreuses raisons, à commencer par la refonte des unités au gré des pertes ou du recrutement important de F.F.I. Mais les témoins qui qualifient les soldats de « Français », sans distinction d'origine, ne font pas simplement de la surenchère nationale ; ils trahissent aussi un sentiment profond de solidarité forgée dans l'épreuve partagée.

Dans l'optique de ce rassemblement qui s'opère dans le combat contre l'ennemi envahisseur, je me bornerai donc à rappeler — laissant à d'autres le soin de faire l'historique même de ce débarquement en Provence — les quelques points suivants qui concernent plus directement l'Armée d'Afrique, devenue armée B ou Première Armée Française.

Notons, d'abord, que l'acquis moral et politique du Corps Expéditionnaire Français, ne sera pas intégré et explicité dans le comportement international, au niveau des centres de décision. Ceux qui s'occupent du débarquement dans les réunions de Washington (mai 43), de Québec et du Caire, n'associent pas la France à l'élaboration des plans, et il fallut lutter pas à pas pour obtenir la participation pleine et entière de la France à sa propre libération. Cela fut œuvre politique mais aussi militaire avec le coup de main spectaculaire sur l'île d'Elbe en juin 44. Récusé par le général Eisenhower, l'opération fut exécutée par 12.000 soldats, dont le fort contingent colonial de la 9^e division composé d'indigènes d'A.O.F., et le 2^e groupement des Tabors Marocains, avec simplement un soutien logistique de la part des Anglo-Américains. Coup de main heureux, mais difficile, effectué avec 7 % de pertes.

Sur le plan technique, les U.S.A. vont imposer leurs propres critères — ceux de la « guerre industrielle » — et la France sera obligée d'y sacrifier certaines de ses unités, alors qu'elle eût souhaité³¹ maintenir le principe de combat fondé plus sur les moyens humains que technologiques. De Lattre le dit d'une façon qui parle d'elle-même. Je le cite :

31. Et, parviendra parfois à faire passer dans les faits. C'est ainsi que le commandement inter-allié a prévu une limitation du nombre des gouds. De Lattre aurait alors dit à son Etat-Major : « quand on parle de 1.000 gouds, on pense à 2.000 et on en embarque 6.000 » (cité par DE LATTRE, *Histoire de la Première Armée Française*, Paris, 1949, p. 63).

Poussé par le plus légitime des désirs, le commandement français veut pouvoir jeter dans la bataille de la libération le maximum de soldats. Il cherche donc à constituer les divisions prévues quitte à réduire sensiblement le nombre des formations de services et de soutiens n'intervenant pas directement dans la bataille.

Luttant pas à pas contre ces contraintes, mais néanmoins obligée d'en subir la loi, la France va parvenir à jeter la totalité de ses forces disponibles dans la bataille de la Libération avec, d'une part la 2^e Division Blindée ³² sous le commandement de Leclerc, que de Gaulle détachera pour représenter la nation aux opérations de débarquement en Normandie, et d'autre part, une armée forte de 256.000 hommes, commandée par de Lattre, mais sous les ordres de la VII^e armée américaine. « La grande majorité des personnels provenait des Français et des musulmans d'Afrique du Nord, un dixième d'Afrique noire et de contrées plus lointaines, 20.000 hommes venaient de France après être passés par les Pyrénées » ³³. La répartition par unité montre, une fois de plus, la prépondérance des combattants indigènes dont la plupart venaient droit d'Italie ou de Corse. La Première Armée compte en effet : la 1^{re} et 5^e Divisions Blindées, la 1^{re} D.F.L., la 2^e Division d'Infanterie Marocaine, la 2^e Division d'Infanterie Algérienne, la 4^e Division Marocaine de Montagne, la 9^e Division d'Infanterie Coloniale (A.O.F.) et des éléments non-endivisionnés, dont 3 groupements de tabors.

Le rôle assigné à cette armée a lui-même un caractère dépendant car s'il s'agit de prendre le contrôle de Marseille et Toulon, c'est pour assurer la base des forces interalliées. Quant à la remontée de la vallée du Rhône, l'Armée de la France s'y voit assigné un rôle de garde-flanc. Le débarquement sera lui-même confié aux troupes américaines, la France n'obtenant que la participation d'un groupe de commandos opérant avec les Rangers américains pour neutraliser les batteries ennemies. Les troupes de Leclerc ne devaient-elles être mises à terre qu'à partir du jour J + 2.

Nul ici, je suppose, n'ignore la façon dont cet emploi du temps et les compétences respectives furent bousculés grâce à la volonté de la France de se maintenir au premier rang et de devancer même les alliés. Ceci fut possible grâce aux différentes composantes rassemblées : la volonté politique, l'appel d'air créé tout au long du parcours par le soulèvement populaire et le combat des FFI, les troupes lancées à l'avant. Nous le verrons en Provence où le Luc fut pris dès le 17 par la 1^{re} D.F.F., le Camp le 19 par la D.I.A., Toulon le 26. C'est grâce au soulèvement de Marseille et à la volonté de Monsabert à la tête de la D.I.A., transgressant les ordres transmis du bout des lèvres par de Lattre, que dès le 20, alors que les combats faisaient rage à Toulon, l'Armée de France se porte sur Aubagne et la capitale

32. Une D.B. se compose de trois régiments de chars moyens, d'un régiment de reconnaissance, d'un régiment d'infanterie, d'un régiment de tank-destroyers, d'une artillerie divisionnaire, d'un groupe d'artillerie anti-aérienne, d'un bataillon du génie et de Services.

33. *L'Armée d'Afrique*, op. cit., p. 393.

phocéenne. « C'est par là, écrit de Lattre, que la Victoire de Provence apparaît dans sa réelle importance. En imposant à la lutte un rythme extraordinaire de rapidité, en empêchant l'ennemi de jamais se ressaisir et de jouer de ses réserves, nos soldats n'ont pas seulement affirmé leur supériorité et remporté des succès locaux considérables : ils ont littéralement bâti l'heure de la Victoire finale. »

En effet, de Cavalaire à Berlin, la chevauchée fantastique se poursuivra, permettant à la France de franchir le Rhin, d'être partie prenante à la reddition allemande. Il en coûtera 13.874 tués et 42.256 pertes au feu. C'était, ajouté aux autres chiffres que j'ai donnés au cours de cette communication et à ceux qui nous viennent des maquis, le lourd prix de la victoire.

Mais quel sens donner à la victoire ? Si, pour les Français, au-delà de leurs divisions internes, était réaffirmée la présence historique de la nation, sa place au sein des grandes puissances, pour les Maghrébins, elle avait aussi le goût amer de la déception, de l'engagement non-tenu. 1945 demeure pour eux aussi une date importante... surtout à cause des événements de Sétif : insurrection déclenchée le 8 mai qui, en quelques jours s'étendit à l'ensemble de l'Est algérien et dont l'onde de choc se propagea dans tout le Maghreb. Une sanglante répression fut déclenchée par les autorités coloniales utilisant à cet effet la Légion et les Sénégalais. D'une incroyable férocité, elle se traduisit par des milliers de suspects parqués derrière des barbelés et des morts dont le nombre ne sera sans doute jamais connu. Officiellement établi à 1.500, il est, de l'aveu de tous les observateurs, de plusieurs milliers³⁴. Sans doute pourrions-nous en faire une savante exégèse et mettre en avant le rôle du regroupement opéré en mars 44 sous le nom des *Amis du Manifeste de la Liberté* avec pour programme la lutte contre le colonialisme, mais est-ce nécessaire ?... Il suffit de s'en tenir au simple constat du tirailleur débarquant au retour de la guerre, retrouvant le tutoiement insolent et le mépris du Petit Blanc. 45 : une guerre finit, une autre va commencer.

CONCLUSION

Au carrefour de la divergence, l'historien prend acte sans pour autant que s'efface la part de ce passé qui s'inscrit dans son propre paysage – ici peut-être plus qu'ailleurs. Le *Massif des Maures* dont le nom s'inscrit dans la longue durée, porte aussi pour nous la marque des hommes qui y passèrent sous le regard du maréchal de Lattre de Tassigny et qu'il évoquait en ces termes :

« Jamais la route des Maures n'a autant justifié son nom... Sur toute sa longueur serpente une file ininterrompue et pittoresque de gnomiers, trotinant en longues colonnes un par un, mêlés à leurs mulets, les pieds nus, les godillots pendus autour du cou en sautoir ou accrochés au ceinturon avec le casque anglais. »

34. Charles-André JULIEN donne le chiffre de 6 à 8.000.

Comment l'oublierait-on d'ailleurs alors que nous y croisons souvent aujourd'hui les mêmes djellabas et que les visages, à 40 ans de distance, évoquent ceux des soldats d'hier ? Le passé n'interpelle-t-il pas alors le présent ? Et à l'opinion publique qui marginalise les Nord-Africains vivant en France et cela même lorsqu'ils sont Français de longue date, ne doit-on pas opposer l'appréciation portée par le général de Gaulle sur la Première Division Française Libre en particulier et sur l'armée de France en général :

« C'est un rocher que les vagues du temps ne pourront détruire jamais, c'est, pour toujours, un défi lancé à ceux qui doutent de la France. »

Dans le débat qui s'instaure aujourd'hui sur l'immigration et où la nécessaire politique à définir risque de se perdre dans l'obscur angoisse des Français, l'historien assumera, avec la part de responsabilité qui est celle du citoyen, ces voix qui nous viennent du passé. C'est elles que je solliciterai pour la conclusion de cet exposé. Voix d'un combattant, Français mais anonyme, elle prend la forme d'un postscriptum qui, dans le *Journal de Marche du Bataillon d'Afrique du Nord* de la Première Division Française Libre, suit la mention de la dissolution de l'unité en octobre 1945 :

Puissent les générations qui prendront la relève dans la lutte pour la survie de la France, ne jamais oublier ce qu'elles doivent « aux Africains qui venaient de loin » !

Magali MORSY.



Marseille, 29 août 1944 : les goudiers du général Guillaume défilent sur le Vieux-Port devant le général de Monsabert. (Référence : E.C.P.A. TER 6105).



Défilé de la Libération, le 29 août 1944, à Marseille. Passage d'un détachement de Tabors, face au Vieux-Port. On aperçoit le Pont Transbordeur à demi-détruit par les Allemands avant leur capitulation. (Référence : E.C.P.A. TER 6098).

ANNEXES

- I -

DECISION DU COMITE FRANÇAIS DE LA LIBERATION NATIONALE EN DATE DU 11 DECEMBRE 1943

1° La politique de la France à l'égard des Français musulmans d'Algérie doit tendre de façon continue et progressive à élever leur condition politique, sociale et économique, au niveau de celle des Français non musulmans.

En partant de ce principe, le Comité estime nécessaire :

a) de conférer aux élites musulmanes, sans plus attendre et sans abandon du statut personnel coranique, la citoyenneté française ;

b) d'augmenter la représentation des Musulmans dans les assemblées délibérantes algériennes et d'élargir le droit de suffrage des Musulmans ;

c) de faire accéder les Musulmans dans les assemblées délibérantes algériennes et d'élargir le droit de suffrage ;

d) de tracer et de réaliser un programme complet d'ascension sociale et de progrès économique au profit de l'ensemble des populations françaises nécessaires à l'accomplissement de ce programme et d'en fixer les délais d'exécution ;

2° Le Commissaire d'Etat chargé des Affaires Musulmanes, Gouverneur Général de l'Algérie, reçoit en conséquence la mission de présenter au Comité français de la Libération Nationale toutes propositions nécessaires à la réalisation des décisions arrêtées ci-dessus ;

Il s'appuiera sur les études et les rapports d'une Commission qu'il réunira à cet effet et qui comprendra sous sa présidence ou sous celle du Secrétaire Général du Gouvernement Général de l'Algérie, des hauts fonctionnaires français, et en nombre égal des membres français musulmans. La représentation non-musulmane devant comprendre à la fois des Français établis en Algérie et des Français de la Métropole.

- II -

Ici, auront été prodiguées à la France, par l'ensemble des populations, les preuves d'une fidélité à quoi l'étendue de ses propres malheurs donne un caractère décisif qui, non seulement l'émeut jusque dans ses profondeurs, mais, dès à présent, l'oblige.

Oui, l'oblige, à l'égard notamment des Musulmans de l'Afrique du Nord. La France, en accord et par traités conclus avec leurs souverains, a donné au Maroc et à la Tunisie un développement qu'il s'agit de poursuivre en y associant chaque jour plus largement les élites de la société locale. Dans les trois départements de l'Algérie française, la tâche comporte des exigences différentes... Mais le plan d'ensemble concernant l'Algérie et dont l'exécution sera commencée aussitôt avec les moyens disponibles, montrera à tous que la France nouvelle a mesuré ici tous ses devoirs.

Général de Gaulle, discours prononcé à Contantine,
le 12 décembre 1943.

- III -

Faut-il dire avec quelle passion les Français, toujours en mer durant cette radieuse journée d'Assomption, recevaient les nouvelles des succès remportés par leurs alliés du 6^e Corps ? Sur tous les bateaux, la joie est la même. Les F.F.L. que conduit Brosset, monté sur le *Sobieski*, touchent au but dont ils rêvent depuis 1940. Autour des survivants de Norvège et des fusiliers marins de Londres, tous ceux qui, venant des cinq parties du monde, les ont rejoints – Noirs d'A.E.F. et d'A.O.F., Somaliens, Calédoniens, Tahitiens, Antillais, Indochinois, Pondichériens, Syriens et Libanais, Algériens, Marocains, Tunisiens, Légionnaires, anciens de Massaouah, de Bir Hakeim, d'El-Alamein et du Zaghoun, soldats des Koenig, Legentilhomme, Cazaux, Larminat qui viennent encore d'ajouter à toutes leurs gloires des gloires neuves sur le Garigliano, sur le Liri, près du lac Bolsena – tous regardent avec la même avidité l'horizon afin d'apercevoir cette France pour l'amour de laquelle ils ont porté sous tant de cieux la croix de Lorraine.

L'émotion n'est pas moindre sur le *Circassia* et sur les autres bâtiments qui amènent Monsabert et sa 3^e Division d'Infanterie Algérienne. La 3^e D.I.A., la division de Constantine, c'est la *Tertia Legio Augusta*, l'héritière des plus glorieuses traditions de l'armée d'Afrique. En 1942, elle a été la première à être engagée en Tunisie et son chef, le général Welvert, est tombé en tête de ses tirailleurs à Pichon. Depuis lors, le général de Monsabert l'a lancée à l'assaut des pitons des Abruzzes, du Mona Casale et du Belvédère. Il y a trois mois à peine, elle a contribué à enfoncer la ligne Gustav à Castelforte, puis a percé la ligne Hitler à San Oliva. Il y a six semaines, après avoir défilé dans Rome, elle poursuivait l'Allemand jusqu'à Sienne. Tous ces détours sur le chemin de la Victoire ont exalté son impatience et sa devise *It Crescendo* la pousse vers la patrie.

Général DE LATTRE DE TASSIGNY
Histoire de la 1^{re} Armée Française,
Paris, édition de 1949, p. 74

DISCUSSION

Pierre GUIRAL : Une petite observation sur l'exposé de M^{me} Magali Morsy. Elle a parlé de l'Etoile jaune de Vichy. Or, pour ceux qui ont vécu comme moi dans la zone sud, il n'y a jamais eu d'Etoile jaune. C'était une création allemande et, précisément, Vichy a toujours refusé l'Etoile jaune. On fait toujours cette histoire comme s'il n'y avait pas de différence entre la zone nord et la zone sud ; en réalité, elle était parfois profonde.

Raymond AUBRAC : Puis-je apporter aussi une précision sur ce point, parce que cela me tient à cœur ? Il est vrai que les Juifs, en zone Sud, n'ont pas été contraints de porter l'Etoile jaune, mais il est vrai aussi que, dans la zone Sud, il existait, sous les ordres des autorités de Vichy, une organisation qui s'appelait la Milice, qui arrêtait les Juifs, y compris les Juifs français et qui les livrait aux Allemands, lesquels les expédiaient à Auschwitz. Comme ce fut le sort de mon père et de ma mère, je ne pouvais pas ne pas le mentionner au passage parce que cela me paraît encore plus grave que l'Etoile jaune.

André NOUSCHI : J'ai trois observations à présenter sur la communication très riche de M^{me} Morsy. Je crois qu'il faut distinguer, à propos des Maghrebins, et du regard des Maghrebins sur la France ; il y a un 1^{er} temps, c'est le temps de 1940 ; il y a un 2^e temps, c'est le temps de 1942, et le 3^e temps, c'est le temps de 1945 ; et dans les trois cas le regard n'est pas du tout le même :

En 1940, c'est la stupeur, avec l'étonnement de voir la force française écrasée en quelques semaines, et dans certains cas, en quelques jours ou en quelques heures, avec quelques points de résistance glorieux, par exemple les zouaves, ou certains régiments de tirailleurs, ici où là. Bon, et ceci est très grave parce que les Maghrebins ont eu l'impression que c'était tout un pan de la puissance et de l'autorité française qui s'écroulait. Il y a eu, à l'époque – alors, là, c'est en tant que témoin que j'avance le fait – cette réaction des Arabes en Algérie – puisque j'étais à ce moment-là à Alger – qui disaient en arabe (pour ceux qui comprennent l'arabe, la formule est toute simple) : ¹ « Le pouvoir français s'en est allé ». C'était ça. Avec, corollairement, une admiration à l'égard de la puissance allemande et de la puissance italienne, mais surtout allemande. 2^e observation qui va dans le même sens, à savoir que la façon dont Vichy et dont les déclarations du gouvernement de Vichy ont présenté cette culpabilisation de la nation française, a contribué à amoindrir et à humilier, au sens étymologique

1. André Nouschi prononce ici, en arabe, la phrase qui suit en français dans le texte.

du mot, l'image de la France et de la nation française, et aussi de la puissance française. Les Arabes d'alors n'ont pas fait la différence fondamentale que faisait Vichy entre la III^e République régime corrompu, et puis l'Etat Français. Pour eux c'était la France, et l'image que voulait donner Vichy de cette France de la III^e République était différente, évidemment, de celle que les Arabes avaient dans l'esprit.

Je dois dire que la puissance du débarquement anglo-américain sur les côtes algériennes, le déploiement de matériel, l'impressionnante armada de navires qui a défilé au large d'Alger, tout cela a également aggravé la conscience de la chute du prestige français, et donc l'image de la France était une image tout à fait négative dans l'esprit des Maghrebins. Et puis, il y a eu la mobilisation, et à la mobilisation, tout le monde y est allé : les Maghrebins et les Pieds-Noirs. Et les Maghrebins ont eu également la conscience, surtout à travers la Tunisie et à travers l'Italie, qu'ils étaient en train de libérer le pays et de redonner à la France le ressort de la vie.

Et puis il y a eu le dernier aspect, celui de 45. La répression des émeutes de Sétif qui, alors, a endommagé, d'une façon dramatique, — et là aussi c'est en tant que témoin que je parle puisque j'ai entendu mes amis algériens le dire, deux, trois quatre, cinq années après : la répression à Sétif, ordonnée par le Gouvernement Provisoire de la République Française, avait gravement endommagé l'image de la France.

Antoine OLIVESI : Alors que l'événement est passé pratiquement inaperçu en France, le 8 mai 45.

André NOUSCHI : Certes, c'est vrai ce que tu dis, mais dans le monde algérien, dans le monde tunisien, dans le monde Maghrebin, l'effet a été très douloureusement ressenti et a contribué à creuser un fossé que nous allons retrouver en 1954 d'abord, et puis en 1962. De ce point de vue-là, je pense que la véritable coupure c'est 40 et 45.

Pour la D.F.L., la D.F.L. a été composée de trois ou quatre strates. Il y a la 1^{re} strate qui est celle des anciens, ceux de Norvège, et ceux de Londres : c'est un petit noyau. La 2^e strate est celle du Liban et d'Egypte : ceux qui ont rejoint la D.F.L. en 41. La 3^e strate, et c'est la plus importante, celle qui a donné l'ossature et sa puissance à la D.F.L., c'est la strate maghebine, celle qui a été composée des gens qui se sont engagés en Tunisie d'abord ou de ceux qui ont quitté l'armée Giraud, comme je l'ai fait, pour rejoindre l'armée de de Gaulle en Tripolitaine. Et, cette dernière strate, elle a été renforcée en France, par un certain nombre de F.F.I. et de F.T.P.F. qui sont venus à nous, soit dans la vallée du Rhône, soit en Franche-Comté ou en Bourgogne ; et il y a eu parmi eux, en particulier un certain nombre d'hommes qui sont venus du maquis de la brigade d'Alsace-Lorraine. Et le problème pour la D.F.L. a été l'amalgame, et cet amalgame n'a pas été facile. Il a posé un problème très difficile pour nous qui étions déjà dans le coup avec l'Italie et la Provence. Ceci pour la D.F.L. Mais la D.F.L., je peux le dire, en 44, était une admirable division ; elle avait été très belle en Italie, elle avait été très efficace, mais en France elle a été également d'une efficacité totale ; et de ce point de vue là, pour ma part, cela fait partie des moments, non pas de fierté, mais d'honneur, que je revendique.

M^{me} BERTON : J'ai trouvé la communication de M^{me} Morsy très intéressante mais je pense qu'elle n'a pas assez insisté sur l'amitié et la confiance qui régnaient entre le peuple marocain et les Français du Maroc (Je ne parle que du Maroc puisque j'ai très peu connu l'Algérie et la Tunisie). Et je voudrais signaler un fait dont j'ai été le témoin : en 1941, mon mari était officier des affaires indigènes à Amogeur qui était un poste près de Rich, dans le Sud Marocain. Un jour, la Commission d'armistice allemande est venue et les Allemands ont fouiné dans tous les coins, ont cherché partout des renseignements et depuis la défaite de la France, à Amogeur et à Rich, il y avait une grosse quantité d'armes qui avaient été cachées par les Français, en espérant qu'un jour la guerre reprendrait. Tous les Mokrani qui avaient transporté ces armes dans les cachettes et une partie de la population étaient au courant, et personne n'a trahi les Français. La Commission allemande est repartie sans rien savoir. Alors je trouve que c'est vraiment un témoignage de l'amitié, de l'affection que nous témoignaient les indigènes à ce moment-là. Et d'autre part, au moment de la chute de Diên Biên Phu, un Mokrani est venu me trouver et m'a dit en pleurant : « Madame, si j'avais été là-bas, Diên Biên Phu ne serait pas tombé ». C'est tout ce que j'ai à dire.

Antoine OLIVESI : Autres questions à poser à M^{me} Morsy ? Alors, Madame, si vous voulez prendre le micro et répondre à l'ensemble des questions qui vous ont été posées ?

Magali MORSY : Je crois qu'il n'y a pas des réponses à des questions dans la mesure où je suis tout à fait d'accord avec les remarques qui ont été faites. Je me bornerai à une remarque plus générale : je crois que les questions qui sont posées, les objections qui sont faites montrent bien que nous sommes ici dans cette réunion, à cheval, ou au seuil si vous voulez, de l'histoire, entre l'histoire et le vécu, et il est certain que si proche du vécu, tout est question d'éclairage, et c'est quelque chose qui m'est venu à l'esprit à chaque question, même à celles qui ne s'adressaient pas à moi. Je pense que l'analyse du rôle de de Lattre de Tassigny par rapport à Monsabert, et la montée sur Aubagne et ensuite sur Marseille ; c'est une question qui m'avait beaucoup tracassée et que j'ai eu le privilège de pouvoir étudier à travers les différents carnets de marche dont certains se trouvent au Musée de l'Ordre de la Libération. Eh bien ! nous sommes, trop près du vécu, et, étant près du vécu, on voit très bien les attitudes variables ; il y a un de Lattre qui exécute des ordres américains, mais, en même temps, il y a un de Lattre qui les transmet du bout des lèvres, de telle sorte qu'il me semble qu'il y a une part de vérité à la fois dans les deux versions ; ce sont les deux versions du même événement et quand on n'a pas une distance historique, les versions apparaissent sans doute plus tranchées que la synthèse, qu'à distance, l'historien pourra faire. Et je crois que cette réflexion à propos de cette question pourrait d'une certaine manière s'appliquer à toutes les autres questions que l'auditoire a bien voulu me poser.

Je répondrai très brièvement à M. Nouschi à propos de la Division des Forces Française Libre dont il a parlé, là, en tant que témoin ; moi j'ai pris peut-être un petit peu plus de recul d'historien et je lui dirai que la base des trois divisions D.F.L. était certainement l'élément qui était composé par la brigade de la Légion et le bataillon de marche Nord-Africain. C'est une première réponse, et que la deuxième, c'est quelque-chose qui m'a beaucoup frappée dans mes

recherches aussi : c'est que – à propos précisément du carnet de marche de la D.F.L. – que j'ai pu étudier très profondément, je m'aperçois que cet élément nord-africain par exemple que j'ai voulu cerner, disparaît à partir du débarquement en Provence² ; on ne nous parle plus que de Français. Il y a une armée française, il y a des Français qui meurent et je n'arrive plus à isoler ces éléments composants qui étaient tellement présents dans l'étape antérieure. Et effectivement, pour les caches d'armes, une seule cache d'armes a été découverte au Maroc par les Commissions d'armistice.

René HOSTACHE : Il semble que, dans ses mémoires, le général de Lattre parle du « blanchiment » des divisions coloniales, qui était la 1^{re} D.F.L. Il dit qu'il a remplacé par des F.F.I., une partie, pas toute, des troupes nord-africaines pensant qu'elles ne passeraient pas l'hiver en France, sans avoir l'équipement, en habillement en particulier, nécessaire, n'étant pas habituées à ce climat. Alors cela peut expliquer – je ne sais pas si ça a été le cas pour le bataillon nord-africain de la 1^{re} D.F.L. – mais ça pourrait peut-être expliquer la raison pour laquelle on n'en parle plus ensuite.

Magali MORSY : Je peux faire une toute petite remarque : en effet, la refonte de toutes les unités va dans le sens que vous indiquez, mais je crois qu'il est intéressant pour nous de dépasser tout cela et de dire que cette affirmation d'un rassemblement des unités composantes dans cette réaffirmation d'un destin français, avait peut-être plus d'importance, plus de sens que le simple problème d'approvisionnement, d'équipement...

X... : Est-ce que je peux faire une observation très courte sur tout ce qui vient d'être dit. J'ai l'impression que les grands oubliés de toute cette histoire, ce sont les Pieds-Noirs d'Afrique du Nord, car enfin ils étaient présents dans ces troupes, et ils les blanchissaient en partie ; il était inutile d'arriver en France pour que ces troupes soient encadrées par du personnel blanc, par des officiers qui étaient des Français de naissance d'Afrique du Nord ; de même, lorsque l'on parle des différents regards qui ont été posés sur les événements par les Maghrebins, et en particulier à propos des événements de Sétif, on paraît oublier qu'il y a un regard qui a été posé sur ces événements par les Sétifiens eux-mêmes qui ont été les premiers à être massacrés avant les représailles de 1945.

C'est la seule observation que je voulais faire en mémoire aux grands oubliés de l'histoire que continuent à être, 40 ans après, et 20 ans après, les Pieds-Noirs d'Afrique du Nord.

Antoine OLIVESI : J'ajouterai, si vous le permettez, que tous les jeunes Français d'Afrique du Nord et de Corse ont été mobilisés et envoyés sur le front d'Italie, à cette époque-là. J'ai même été porté comme insoumis, parce qu'habitant Marseille, j'avais été recensé à Bastia où j'étais né. Et ce n'est que deux ans après que les gendarmes sont venus chez moi, me dire que j'avais déserté ! On m'a très vite disculpé, bien sûr mais enfin tout suivait son cours quand même, puisque je n'avais pas répondu à l'appel, lorsque la mobilisation avait été faite en Corse en 1943. Un cousin germain de ma future épouse a, malheureusement pour lui, été mobilisé sur place et tué à Cassino.

2. D'après l'ouvrage cité de Paul Gaujac, la bataille de Marseille aurait coûté 2.700 morts dont 50 % environ de Tabors.

M. SAINT-MARTIN : On a parlé tout à l'heure de blanchiment ; je me demande quand même, dans quelle mesure cette expression qui a effectivement été utilisée, ne visait pas surtout les troupes noires qui avaient débarqué en Provence et qui se sont trouvées notamment à partir du mois de novembre 1944, engagées dans les Vosges dans des conditions climatiques qui leur étaient parfaitement étrangères. En revanche, il faut rappeler que la plupart des Maghrebins étaient des montagnards, ou tout au moins des Marocains, notamment, et qu'ils connaissaient parfaitement ce genre de conditions climatiques dans l'Atlas dont ils étaient originaires.